

PENSER ET AGIR DANS UN MONDE COMPLEXE

Pour des humanités contemporaines. Science, technique, culture : quelles médiations ?, Jean Caune, Grenoble, PUG, 2013, 318 p., ISBN : 978-2-7061-1789-3, 24,90 €.

S'il existe un projet commun pour penser et agir dans un monde complexe, il ne peut selon moi s'élaborer que dans une attention portée non plus seulement aux énoncés autonomes que renferment traditionnellement les textes académiques, mais aux formes singulières que prennent des trajectoires scientifiques cohérentes, comme celle de Jean Caune.

Rares sont les auteurs et les chercheurs qui peuvent revisiter un corpus culturel et scientifique si vaste : le chantier entrepris par Jean Caune, est en effet une ré-articulation des liens entre notre patrimoine entendu au sens le plus large (nos histoires, nos œuvres, nos savoirs, nos techniques, nos épreuves, nos imaginaires) et un avenir envisagé autrement que comme adaptation à des dynamiques irrésistibles et donc obscurément nécessaires, hanté par la perspective de crises majeures.

Cet effort est fondé sur la conviction que les techniques, les savoirs, les rapports sociaux, se vivent et se construisent par des médiations que nous avons la responsabilité de penser et créer, et non de gérer comme des paramètres.

L'ouvrage organise le chantier de ces réarticulations : il repart des Lumières et de la manière dont s'est structurée la culture scientifique. Il y a d'emblée une ombre portée par l'idéal des Lumières sur les rapports entre sciences et société : un territoire de ténèbres, devenu impensé par la volonté de gérer les problèmes. Les sciences, instruments de développement et objets de controverses sont à l'origine de quantité d'artefacts et de discours qui ne sont pas repérés comme faisant partie de la culture mais qui, par l'illusion de cette structuration naturelle d'un progrès scientifique autonome dont il faut gérer le développement, construisent la culture comme étant le reste, ce qui relève d'autre chose que du domaine d'expansion des logiques scientifiques dont les paradoxes restent discutés « hors du social ».

Deux phénomènes cognitifs et culturels ébranlent cette construction. Le premier est l'échec d'une théorie intégratrice générale de l'information, pour la nature et les cultures, à toutes les échelles, échec qui aboutit par contrecoup au déploiement d'une attention aux médiations qui construisent les réalités que nous observons, que nous habitons, que nous créons. Jean Caune a lui-même été un acteur à la fois scientifique, culturel et politique d'une pensée et d'une action sur la culture par les médiations.

Le second est le mystère de la technique, dont la maîtrise semble échapper sans cesse, et qui exige donc sans cesse un effort conceptuel particulier. L'ouvrage consacre des sections

importantes aux pensées de la technique, à l'émergence de la catégorie des technosciences et à la mise en perspective des nanotechnologies.

C'est la conjonction de ce dynamisme d'une pensée sur les médiations, et d'une exigence de penser la technique, qui est un des axes de l'ouvrage.

Celui-ci n'est pas destiné à un modèle général, une nouvelle doxa. Sa valeur tient à un engagement particulier (l'auteur y énonce ses propositions à la première personne), la prise en charge d'un héritage historique, une mission classique des sciences comme activité de compréhension, et l'affirmation de la politique de contribuer à un dialogue au bénéfice d'un destin commun. La nouveauté réside dans le fait que cette combinaison n'est pas soutenue par la foi dans un « progrès » mais par celle d'un nouveau partage intellectuel, culturel, politique.

Cette ambition se traduit par l'appel à un travail de fond à propos de ce que recouvre l'idée de « nouvelles humanités ». Ce travail de fond rompt avec une demande ambiante directe d'innovation qui encourage les effets de mode et stérilise l'examen critique. C'est pourquoi les chapitres consacrés à la pensée de la technique me semblent fondamentaux.

De même, l'exigence de penser la convergence rompt avec l'équivalence de sens commun entre convergence et optimisation par des logiques d'intégration. Elle laisse place à l'exigence de penser des convergences autrement, comme une problématisation de tout ce qui est de l'ordre des complémentarités fonctionnelles, des synergies, etc. Cela oblige à se situer dans des temporalités longues, à l'inverse des économies d'échelle et accélérations espérées lorsqu'il s'agit des « convergences » entre nanotechnologies, biomédecine et sciences de l'information par exemple. Ce souhait d'une accélération par la convergence semble répondre tout naturellement à l'état d'urgence qu'elle crée elle-même. Or, la convergence problématisée dans la perspective des nouvelles humanités oblige à supporter le paradoxe d'un état dans lequel il faudrait au plus vite « faire quelque chose » pour enrayer des dynamiques d'accélération dont nous perdons la maîtrise.

Il me semble qu'il en va de la recherche et de la réflexion sur la société comme des actions locales face aux problèmes planétaires : leur dispersion n'est pas un problème. Elle n'a pas à être déplorée pour maintenir l'illusion d'un progrès par la convergence au profit d'une logique uniforme.

Les sciences humaines et sociales n'ont pas à regretter la dispersion des réflexions pour des humanités contemporaines, à condition que chacune de ces réflexions, soit supportée par la cohérence entre l'engagement de l'énonciateur, le parcours dans lequel il s'inscrit, la nature des énoncés qu'il propose, les réseaux que sa pensée active, à la fois réseaux intertextuels issus de la fréquentation des textes, et réseaux de sociabilités construites par le contact et le vécu commun des individus contemporains. C'est cette cohérence forte, enthousiasmante, à laquelle nous invite l'ouvrage de Jean Caune.

Joëlle Le Marec

*Professeur en sciences de l'information et de la communication
à l'Université Paris 7 Denis Diderot*

L'ARTISTE-ENTREPRISE

Xavier Greffe, Paris, Dalloz, 2012, 248 p., ISBN : 978-2-247-12100-7, 22 €.

Voici un portrait de l'artiste en entrepreneur qui pourrait *a priori* contrarier certains, tant l'art serait réputé éloigné des logiques marchandes... Xavier Greffe, dont on connaît les travaux en économie de la culture (notamment sur les districts culturels), nous montre au contraire comment l'argent et l'art font ménage pour le meilleur ou le pire associant valeurs utilitaires et valeurs esthétiques ou sémiotiques... L'incertitude du marché conduit à plonger l'artiste dans des logiques de réseaux et de recherche de visibilité. Il est le concepteur et l'animateur de la matrice sociale et des connexions marchandes nécessaires à son activité de créateur. L'artiste doit à la fois construire son langage propre et la viabilité économique de ses productions alors que ces deux dynamiques ne s'inscrivent pas dans le même rythme et la même temporalité. L'ouvrage avance un certain nombre de propositions pour que l'artiste s'approprie la valeur de marché dont il a besoin pour soutenir son activité, qu'il trouve les moyens financiers nécessaires et qu'il s'engage dans une compréhension plus importante des enjeux dans lesquels sa pratique évolue.

BRÈVES

CULTURE ET EURORÉGIONS

Thomas Perrin, Éditions de l'Université de Bruxelles, Bruxelles, 2013, 200 p., ISBN : 978-2-8004-1536-9, 23 €.

Les eurorégions sont des organisations de coopération transfrontalière et transnationale dont les autorités territoriales travaillent à la réalisation d'actions communes, en fonction d'intérêts partagés et dans le cadre de territoires de projets. Thomas Perrin constate leur multiplication récente et en recense plus d'une centaine actuellement. Son ouvrage examine la culture – en termes de modalité d'action, de référentiel public... – comme domaine fréquent de coopération, à travers notamment les légitimations identitaires de ces coopérations et les dynamiques de développement territorial. L'analyse des cadres sociopolitiques et institutionnels dans lesquels s'inscrivent ces coopérations, est étayée par l'analyse fine de plusieurs études de cas (eurorégions Pyrénées-Méditerranée, Grande Région, Alpes-Méditerranée, Nord-Transmanche). À travers l'action culturelle eurorégionale, l'ouvrage questionne les enjeux liés à la mondialisation, à l'attractivité territoriale, ainsi que les dynamiques géopolitiques de la construction européenne.

PARIS SANS LE PEUPLE

La gentrification de la capitale, Anne Clerval, Paris, La Découverte, 2013, 254 p., ISBN : 978-2-7071-7128-3, 24 €.

La désindustrialisation et la nouvelle répartition sociale des emplois, la métropolisation, les dynamiques du marché immobilier expliquent pour partie le processus de gentrification des quartiers populaires parisiens. Les ménages de la petite bourgeoisie intellectuelle ont investi ces espaces par l'achat de logement. Si les professions culturelles sont surreprésentées parmi les gentrificateurs, la majorité d'entre eux sont des cadres du privé et des ingénieurs. Dans la concurrence entre différents groupes sociaux pour l'appropriation du territoire, quel rôle jouent les politiques publiques ? quel groupe favorisent-elles ? Cet ouvrage délivre une analyse géographique fine des politiques urbaines, nécessaire pour mieux en comprendre les limites et ambiguïtés. Si la Mairie de gauche ne cherche pas à évincer les classes populaires de Paris, les politiques qu'elle mène contribuent à les effacer symboliquement en adaptant la ville au mode de vie de la petite bourgeoisie intellectuelle. L'auteur plaide pour une ouverture sur le droit à la ville : un droit collectif de produire la ville dans l'intérêt de tous.